

Correspondance littéraire, philosophique et critique,  
revue sur les textes originaux comprenant ... les fragments supprimés en 1813 par la censure,  
les parties inédites conservées à la bibliothèque ducal de Gotha et à l'Arsenal de Paris,  
par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.

Tome troisième

1<sup>er</sup> novembre 1855.

p. 111-113.

p. 111.

Il y a environ un an que M. l'abbé de Condillac donna son *Traité des sensations*<sup>1</sup>. Le public ne jugea pas tout à fait favorablement que je me souviens d'avoir fait ; il eu peu de succès. Notre philosophe est naturellement froid, diffus, disant peu de choses en beaucoup de paroles, et substituant partout une triste exactitude de raisonnement au feu d'imagination

p. 112.

philosophique. Il a l'air de répéter à contre-cœur ce que les autres ont révélé à l'humanité avec génie. On disait dans le temps du *Traité des sensations* que M. l'abbé de Condillac avait noyé la statue de M. de Buffon dans un tonneau d'eau froide. Cette critique, et le peu de succès de l'ouvrage, ont aigri notre auteur et blessé son orgueil ; il vient de faire un ouvrage tout entier contre M. de Buffon, qu'il a intitulé *Traité des animaux*<sup>2</sup>. L'illustre auteur de l'*Histoire naturelle* y est traité durement, impoliment, sans égards, et sans ménagements. Quand il serait vrai que M. de Buffon se soit peu gêné sur le *Traité des sensations*, et qu'il en eût dit beaucoup de mal dans le monde, la conduite de M. l'abbé de Condillac n'en serait pas moins inexcusable. C'est une plaisante manière de se venger d'un homme dont on à se plaindre que de faire un ouvrage contre lui, et de le remplir de choses dures et malhonnêtes. Cette façon prouve seulement peu d'éducation et beaucoup d'orgueil dans celui qui s'en sert. M. l'abbé de Condillac devrait savoir que, quand on manque d'égards aux autres, et surtout à des gens considérés, on ne fait pas le moindre tort à ceux à qui l'on manque, mais on se dégrade soi-même. Au reste, quoiqu'il ne soit pas difficile de relever beaucoup de choses dans l'*Histoire naturelle*, il faut être un autre homme que M. l'abbé de Condillac, et savoir marcher moins pesamment, quand on veut entreprendre d'en déguster. M. de Buffon mettra plus de vues dans un discours que notre abbé n'en mettra de sa vie dans tous ses ouvrages. Bacon dit quelque part un mot que M. l'abbé de Condillac devrait retenir. Le voici : « Qui le croirait ? La méthode qui semble abrégé les voies de s'instruire arrête les progrès des connaissances. Les règles sont autant de limites ou d'entraves qu'on donne à l'esprit. Vos pas sont plus mesurés sans doute, mais irez-vous bien loin ? Il faudrait sortir d'un si étroit horizon, et s'étendre dans la sphère d'une spéculation universelle. »

---

<sup>1</sup> Voir la lettre du 1<sup>er</sup> décembre 1754, dont le ton, à l'égard de Condillac, est bien différent du ton de celle-ci ; mais Condillac avait eu, depuis, quelques démêlés avec Diderot pour certaines ressemblances entre le *Traité des sensations* et les *Lettres sur les sourds et muets et les aveugles*, et Grimm avait épousé la rancune de son ami. (T.)

<sup>2</sup> Amsterdam (Paris), 1755, in-1.

Le cinquième volume de l'*Histoire naturelle* paraît depuis un mois. Il contient l'histoire naturelle de la *Brebis*, de la *Chèvre*, du *Cochon* et du *Chien*, par M. de Buffon, et la description de ces animaux par M. Daubenton. Les morceaux du

p. 113.

dernier ont le mérite de l'exactitude et de l'instruction. Vous lirez ceux du premier avec ce plaisir vif que produisent l'élévation et la beauté de son style ; car, n'en déplaise à M. l'abbé de Condillac, quand on veut être lu il faut savoir écrire. Tous ces raisonnements froids et pesants resteront ensevelis sous la poussière avec toute leur méthode, tandis que les écrivains à la fois graves, élevés et agréables, resteront entre les mains de tout le monde, malgré la fragilité de leurs systèmes, malgré les fautes qui peuvent leur être échappées, et lorsque leurs opinions et leurs erreurs auront été anéantis par le grand jour de la vérité. Si je n'aimais pas tant la poésie, je dirais qu'il y en a trop dans l'histoire du chien. Les gens ne manqueront pas de la reprocher à M. de Buffon. Cet éloge pompeux du chien, sans lequel l'homme n'aurait jamais pu tenter la conquête des bêtes sauvages, ne leur paraîtra pas philosophique. Le rang que M. de Buffon assigne aux différentes races de chiens pourrait aussi être sujet à quelques difficultés. On ne sait pas trop pourquoi le chien de berger se trouve à la tête. En général, il faut bien se garder de donner des conjectures pour des certitudes, et des soupçons philosophiques pour des vérités incontestables. Au reste, je ne puis m'empêcher de rapporter ici un trait que M. le comte de Fitz-James m'a conté l'autre jour, et qui ne fait pas moins honneur à M. Buffon que ses ouvrages. Dans le temps que les premiers volumes de l'*Histoire naturelle* parurent, M. de Fitz-James remarqua qu'en lisant cet ouvrage chez lui, il était curieusement observé par un de ses laquais. Au bout de quelques jours, voyant toujours la même chose, il lui en demanda la raison ; ce valet demanda à son tour s'il était bien content de M. de Buffon et si son ouvrage avait du succès dans le public. M. de Fitz-James lui dit qu'il avait le plus grand succès. « Me voilà bien content, dit le valet, car je vous avoue monsieur, que M. de Buffon nous fait tant de bien à nous autres habitants de Montbard, que nous ne pouvons pas être indifférents sur le succès de ses ouvrages. » Montbard est le nom d'une terre que M. de Buffon a en Bourgogne, et où il passe une grande partie de l'année.

1<sup>er</sup> novembre 1756.

p. 301-306.

p. 301

MM. de Buffon et Daubenton viennent de donner le sixième volume de l'histoire naturelle. Il contient l'histoire et la des-

p. 302.

cription du *Chat*, des animaux sauvages en général, du *Cerf*, du *Daim*, du *Chevreuil*, du *Lièvre* et du *Lapin*. Vous savez que M. de Buffon est chargé de l'histoire naturelle, et M. Daubenton de la description et de la partie anatomique. On ne parle point à Paris du travail de ce dernier. Comme c'est un travail de recherche plus utile que brillant, il n'intéresse guère des gens qui ne cherchent qu'à s'amuser et point du tout à s'instruire. Nous ne sommes occupés que des morceaux de M. de Buffon, dont les sujets sont plus de notre goût, et qui les

traite avec une pompe, une harmonie et une magnificence de style qui ne peuvent manquer de nous tourner la tête. En effet, c'est une chose fort singulière que le cas qu'on fait à Paris du style ; il n'y a rien qu'on ne soit sûr de faire réussir par ce moyen. Nous avons vu courir et applaudir des pièces de théâtre qui étaient absurdes et froides du côté de l'action et de l'intrigue, qui choquait le sens commun à tous les instants, mais qui se soutenaient par le mérite d'être bien écrites. Sans aller plus loin, *Le Méchant*, comédie de M. Gresset, en est un exemple frappant. Avec un goût sûr et sévère, on ne peut s'empêcher de voir que ce n'est pas là une pièce, les détails les plus séduisants n'y tiennent point au fond du sujet : on y peut tout attaquer, excepté le style. Mais à Paris, on ne sait point résister à ces tableaux, à ces portraits, à mille détails charmants, et cette pièce a eu le plus brillant succès, quoique ce n'en soit pas une.

Pour revenir à l'Histoire naturelle, je suis bien éloigné de déprimer le mérite d'un écrivain aussi élevé que M. de Buffon ; je suis persuadé, au contraire, que c'est à M. de Voltaire, à M. Diderot et à lui que nous avons l'obligation d'avoir conservé la force, l'énergie, la vérité et la vraie beauté du style au milieu des attentats que des copistes serviles de M. de Fontenelle, philosophes aussi superficiels que mauvais beaux esprits ont commis pour le corrompre. Mais je crois que le mérite de M. de Buffon perdra de son éclat chez la postérité autant que chez les étrangers. La beauté de l'harmonie tient à une si grande finesse d'organes, à une manière si déliée d'affecter l'oreille, qu'elle ne se fait sentir qu'à un petit nombre de gens de goût résidant dans la capitale, et formés par un long exercice. Elle est presque perdue pour la province et pour les étrangers ; elle le sera totalement pour la postérité qui, négli-

p. 303.

geant la forme, ne pourra juger que les idées et le fond. Au contraire, la réputation de M. Daubenton ne pourra que gagner auprès d'elle. Son mérite est durable et solide ; seulement il n'appartient pas aux oisifs de Paris de l'apprécier. Tenons-nous-en donc aux morceaux de M. de Buffon, et, pour le juger avec sévérité, soyons perpétuellement en garde contre la majesté et la poésie séduisante de son style. S'il lui arrivait d'abuser de cet instrument dangereux contre les intérêts de la vérité, il serait plus coupable qu'un autre, à proportion que ses talents sont plus grands de ce côté. C'est donc un reproche grave que j'ai à lui faire sur l'éloge pompeux de la chasse qu'il a mis à la tête de l'histoire naturelle du *Cerf*. Je ne veux pas le soupçonner d'avoir voulu faire sa cour aux grands, et flatter leur goût dominant au mépris de la vérité et de ses droits sacrés, ce serait une bassesse impardonnable. De vils courtisans pourront se faire l'odieuse habitude de louer tout ce qu'ils voient faire à ceux dont ils font dépendre leur existence inutile ; mais le philosophe ne doit aux princes que le silence ou la vérité. Sans croire M. de Buffon capable de l'avoir trahie, il faut convenir qu'il n'y a rien de moins philosophique que la chasse. Si son nom ne m'en imposait, je dirais volontiers qu'il a fait là une déclamation de rhétorique enflée de mots, dépourvue d'idées, et surtout de ce sens qui ne doit jamais le vrai philosophe. On n'a qu'à comparer son morceau avec un autre sur le même sujet qui se trouve dans l'Encyclopédie à l'article Chasse ou Cerf (je ne sais auquel des deux), et qui est de M. Diderot<sup>1</sup>, on verra combien le langage de la vraie philosophie est différent de celui de M. Buffon.

En effet, sans vouloir étayer la vérité par l'art futile des déclamations qui la déshonore, il n'y a point de plaisir moins digne d'un être qui pense que celui de la chasse. Avec des principes moins écrits, on pourrait peut-être tolérer celle qui pourvoit à la nourriture de

---

<sup>1</sup> C'est à l'article *Chasse* ou *Cerf*.

l'homme et même au plaisir de la table ; mais il fallait que l'homme fût bien dégradé, et un animal dépravé en tout sens, pour avoir réduit en principe l'art de forcer le cerf, et de faire expirer dans de longs tourments l'animal innocent et tranquille qui habite les forêts sans incommoder aucune

p. 304.

créature vivante, et qui n'emploie la force, la légèreté, la ruse, tous les talents qu'il a reçus de la nature, qu'à éviter la cruauté et l'acharnement d'un ennemi qu'il n'a jamais offensé. Cette espèce de chasse n'est donc aux yeux du sage que l'occupation honteuse et coupable d'un insensé, cent fois plus farouche que la bête qu'il poursuit, et qui, méprisant les lois de la nature, en trouble sans cesse l'ordre et l'harmonie. Je sais que la plupart de ceux qui en font leur amusement journalier ne sont pas coupables à ce point-là ; ils se livrent à un exercice qu'ils croient noble et honnête ; ils sont bien éloignés de s'en faire un crime ; mais la réflexion aurait dû les éclairer et les convaincre qu'il n'y a rien de plus barbare et de plus opposé à la générosité dont ils se piquent que de chercher son amusement dans les tourments et dans le long supplice d'un être vivant ; et si l'habitude, l'éducation et l'usage les détournent de ces réflexions, du moins ceux qui pensent et qui passent leur vie dans la recherche de la vérité ne doivent pas jamais la trahir ni négliger ses augustes droits. Je ne suis nullement de l'opinion du citoyen Rousseau qui, dans ses accès de bile, dit volontiers qu'il faut laisser chasser les princes, de peur qu'ils ne fassent pis.

Un autre reproche qu'on peut faire à M. Buffon, et que ses ennemis ont répété avec trop d'amertume, est qu'il est trop engoué de ses systèmes. Il s'était un peu corrigé de ce défaut ; du moins il m'a paru que le Discours sur la nature des animaux, qui se trouve dans le quatrième volume, en était absolument exempt ; mais l'engouement a repris le dessus, et les systèmes reparaissent partout où il y a quelque leur favorable, avec une confiance qui ne convient qu'à la vérité. C'est une chose fort singulière que cette ivresse des esprits systématiques ; ils élèvent dans leur tête un échafaud artistement arrangé, compliqué avec une science merveilleuse, et ne portant sur rien. Au premier aspect la hardiesse de leurs idées leur plaît, la nouveauté les séduit ; ils s'en imposent bientôt à eux-mêmes, et haïssent volontiers ceux qui, souvent sans y toucher, renversent tous ces châteaux de cartes par un souffle de la vraie philosophie. Ils parviennent enfin à ne plus voir que leurs systèmes, à ne s'occuper qu'à sauver les défauts qu'ils leur connaissent mieux que personne,

p. 305.

à négliger, même à corrompre, en leur faveur, les vérités qui leur seraient fatales. M. de Buffon m'a toujours étonné par l'intime conviction qu'il paraît avoir de la certitude de sa théorie de la terre. Si elle était du petit nombre de ces vérités évidentes sur lesquelles il ne saurait y avoir deux opinions, il ne pourrait en parler avec plus de confiance. M. Rousseau est dans le même cas. Comme selon son système, l'état des sauvages est à peu près le plus conforme à la nature, il n'y a point de douceur, de vertu et de félicité qu'il n'y trouve ; surtout il en exclut jusqu'à la possibilité du crime. En vain l'histoire impartiale et vraie lui représente-t-elle que l'homme sauvage est naturellement porté au ressentiment et à la vengeance ; que ses soupçons sont prompts, ses haines cruelles et ineffaçables, le citoyen de Genève oppose à un fait si connu l'assurance intrépide que le sauvage ne connaît point le ressentiment, et qu'aussitôt que le mal cesse, il en perd le souvenir et l'envie de se venger qu'il n'a jamais conçue.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les esprits systématiques aperçoivent à merveille l'engouement de leurs camarades pour des chimères, et qu'ils ne se doutent jamais d'être dans le même cas. J'ai pensé quelquefois que cette prévention leur était peut-être nécessaire pour donner à leurs idées cette chaleur et cette force qu'on leur remarque. En effet, s'ils pouvaient prévoir l'écroulement d'un édifice qui leur coûte tant de soins et tant de peines, comment pourraient-ils songer à l'élever avec une certaine fierté ? Le modeste et humble sceptique est presque toujours réduit au silence ; il arrache bien à l'erreur et au mensonge le masque de la vérité ; il en aperçoit des lueurs mais ce ne sont que des lueurs. Il sait qu'il n'est pas permis aux faibles mortels de pénétrer jusqu'à elle, et qu'ils doivent se borner à l'entrevoir avec respect. Si la vraie philosophie pouvait jamais s'établir parmi les hommes, il y a apparence qu'on écrirait guère, et je ne vois pas qu'il y eût grand mal à cela ; mais on ne se haïrait, ni l'on ne se persécuterait pour de vaines opinions, et je vois que ce serait un grand bien. Laissons cependant aux philosophes leur amour pour les systèmes : c'est le sort de l'esprit humain de s'en laisser séduire. Il ne faut pas ôter aux enfants leurs poupées ; qu'ils les embellissent à leur falaise, qu'ils leur prêtent toutes les grâces,

p. 306.

tous les attraits dont ils pourront les orner, il n'y a point de mal à tout cela ; mais qu'ils ne s'avisent jamais d'en faire des idoles, ni de vouloir nous forcer à les encenser et à nous prosterner devant elles.